

# Du souvenir du Désert au DÉSERT des souvenirs

## Pierre Lefèvre

---

Pasteur, maître en théologie

des Universités d'Aix en Provence

et Montpellier.

**U**ne phrase parcourt le protestantisme depuis longtemps : chaque protestant est un pape, la Bible à la main. La communauté juive a l'équivalent, je crois, en avançant que pour trois Juifs il y a quatre opinions ! Les protestants n'ont pas de clergé et je n'ai aucune légitimité à parler au nom du protestantisme dans son ensemble. Le voudrais-je d'ailleurs que je ne me sentirais pas à l'aise, eu égard aux positions souvent antinomiques qu'il a pu prendre, au cours de son histoire, avec celle que je vais vous présenter aujourd'hui.

Je vais me livrer avec vous à un petit jeu de témoignage personnel et de théologie. Ce petit jeu est issu de ma propre histoire, et de ce que j'ai pu appréhender de l'histoire de ma famille spirituelle. Ne vous attendez donc pas à une étude théologique *ex cathedra* sur les rapports entre le protestantisme et le judaïsme. Je suis par ailleurs profondément, viscéralement, attaché à la laïcité.

### Les raisons d'un engagement

J'ajoute que nous portons, au sein de Primo, l'association que je représente, nos efforts à ne jamais laisser transparaître nos préférences spirituelles et politiques. Nous sommes un site laïc, a-politique, ou plutôt transpolitique. Notre association, dont le nom est l'acronyme de « Pour la Rigueur de l'Information sur

le Moyen-Orient », regroupe des membres venus de tous horizons sociaux, politiques et religieux. Laïque et œcuménique, elle accueille en son sein des gens de toutes sensibilités : catholiques, protestants, athées, Juifs et depuis peu, musulmans et berbères.

Apolitique, elle compte des membres de toutes les sensibilités politiques, à l'exclusion des extrêmes, mais s'interdit toute alliance avec quelque parti politique que ce soit. Nous nous sommes regroupés il y a un peu plus de 5 ans, autour du partage de besoins et de valeurs communes :

- Un sentiment de solidarité vis-à-vis d'Israël et de son peuple, voués aux gémonies par les médias, la classe politique, et en conséquence l'opinion.
- La recrudescence des actes antisémites en Europe faisant suite à la libération de la parole antisémite, jusque-là considérée comme honteuse.
- La menace des extrêmes, en particulier la montée islamiste et son corollaire, le recours à l'extrême-droite ou l'extrême-gauche, décidément pas plus recommandable.

La première chose qui m'est venue à l'esprit concernant mon engagement, mon appétence pour une certaine idée du sionisme, c'est mon enfance. Et le mot désert s'est spontanément imposé. Lorsque je fais un retour en arrière sur mes premiers contacts avec le judaïsme et le sionisme, c'est dans les Cévennes que je me revoie. Mon grand-père y était pasteur. Ma grand-mère m'emmenait souvent pour de longues marches, dans les forêts et les collines, à la recherche de champignons ou simplement, mais je ne l'ai compris que plus tard, de souvenirs. Elle m'emmenait sur des lieux que nous abordions en silence ; silence que je ne comprenais pas. Puis elle me disait souvent : *ici, nos ancêtres priaient et chantaient, les femmes prêchaient, car il n'y avait plus beaucoup d'hommes pour le faire. Et les soldats du Roi Louis le 14<sup>e</sup> arrivaient, massacraient tout le monde, hommes, femmes, enfants.*

Je pénétrais alors dans ce qui, depuis l'aube de l'humanité, divise les hommes, la guerre de religion et son pendant, ou sa cause, l'interdiction de la liberté de penser, de croire. Ces cultes et célébrations, loin de tout village, loin des armées royales, le plus possible à l'abri de tout regard et de toute dénonciation – mais cela ne réussissait pas toujours – les protestants les appelaient les assemblées au Désert, pour rappel du Désert dans lequel le peuple hébreu a dû rester si longtemps.

Le Désert est devenu depuis, pour le protestant que je suis, le lieu de l'abri, de la protection, mais en même temps le lieu de la quête, du combat, de la souffrance. Tenir bon, malgré tout, traverser la période en même temps que les montagnes pour pratiquer librement ses convictions. Le Désert est, pour les protestants, cette période étendue sur un siècle, à partir de la Révocation de l'Edit

de Nantes par celui de Fontainebleau. Le dernier pasteur « martyr » est mort en 1771. Nous ne sommes pas loin du 19<sup>e</sup> siècle.

Pour les protestants cévenols, cela représente à peu près 8 générations. La mémoire collective était, au temps de ma jeunesse, encore profondément marquée par cette période. Chaque famille protestante avait son petit carré au fond du jardin, faisant fonction de cimetière. Si vous allez en Cévennes ou dans le Poitou, vous pouvez encore voir, de loin en loin, dans les champs ou près des maisons, des cyprès qui jaillissent. Lorsque je voyais ces cyprès, ma grand-mère me parlait du temple de Salomon et de son architecture, en me disant que c'était un arbre béni, un arbre de là-bas. Vous pouvez être certains en vous approchant que vous trouverez un cimetière. Les protestants y enterraient leurs morts car l'entrée du cimetière communal leur était interdite.

Entre les deux guerres, dans un village des Cévennes, la mémoire protestante n'a pas oublié quelques actes odieux. Une famille protestante n'ayant pas de cimetière familial a enterré son mort, contre l'avis du curé dans le cimetière communal. Elle a vu le cadavre déterré, traîné par un cheval hors des limites du village. Hors des limites : Le livre du Deutéronome doit résonner à nos oreilles. Est-ce à dire, se demandait l'enfant que j'étais, que nous étions un peuple réprouvé, impur ?

Parvenu à l'âge adulte, j'ai appris que les tombes juives de Jérusalem étaient vandalisées et servaient à la construction de latrines pour les soldats jordaniens (entre 48 et 67). J'ai pris en pleine figure ma propre histoire, revenant comme un boomerang. Dans les Cévennes, l'immonde fait divers de Carpentras a particulièrement résonné dans la conscience collective protestante, car nous nous souvînmes brutalement qu'il n'y a pas si longtemps, nous étions nous aussi interdits de cimetière et que les autorités pouvaient décider du lieu de sépulture à notre place.

### **Souvenir du Désert ?**

Bien sûr, lorsqu'un enfant apprend que son ascendance a été décimée ou envoyée aux galères, desquelles on revenait rarement, pour sa foi, pour ses convictions, et que le désert fut alors la seule possibilité de pratiquer librement un culte, et un défi aux autorités, quelles qu'elles soient, il en reste un peu marqué.

Souvenir du Désert également, cette errance qui a conduit les protestants à trouver asile dans d'autres pays européens dont, soit dit en passant, ils ont fait la fortune. Privés de leur maison, dépossédés de leurs biens, ruinés, ils arrivaient dans ces pays de refuge, que certains ont assimilé à la terre promise. Encore une similitude que je trouvais dans ses récits, cette mémoire du Refuge. Pour les Juifs,

c'était ainsi depuis des siècles. La valise ou le cercueil. Au moment où la très catholique Espagne touchait le nouveau monde, elle en profita pour renier l'ancien en chassant les Juifs de son royaume... 1492, la découverte, le reniement... la même année.

Les protestants ingénieurs artisans ont amené dans leurs bagages le savoir faire accumulé auprès de Vauban, les techniques, une pré industrialisation. La Hollande, l'Allemagne ont bénéficié de leurs apports, ont construit des citadelles qui ont été efficaces contre les tentations hégémoniques françaises ; au demeurant, les historiens datent du départ des protestants la fin de l'apogée économique de la France.

La révocation de l'Edit de Nantes et la période du Désert qui s'est ensuivie ont représenté une catastrophe économique pour notre pays, qui en a été durablement appauvri. C'est le début d'un vaste mouvement européen que l'on appellera le Refuge. En 1685, l'électeur de Potsdam incite les protestants français à venir repeupler la région décimée par la guerre de Trente ans. C'est ce vaste mouvement de population de réfugiés qui va enrichir les pays voisins, contribuer à l'essor intellectuel grâce aux échanges, sans oublier les querelles théologiques, les *disputatio* philosophiques. Les affrontements intellectuels sont féconds. On sait que cette période du Refuge est pour beaucoup dans la naissance du siècle des Lumières. On peut même y voir les prémices de l'idée européenne. Les protestants ont été des réfugiés, privés d'état civil, apatrides, mais ils ne le sont pas restés longtemps. *Recherchez le bien de la ville dans laquelle je vous ai mené en captivité... bâtissez des maisons, plantez des jardins, mangez en les fruits (Jérémie 29)*

Petite incise : lorsqu'on voit que des réfugiés, animés par leurs convictions, enfin libres de pratiquer leur foi, désireux de s'intégrer et travaillant au bien-être du pays dans lequel ils sont installés, ils en deviennent aussitôt des acteurs. Mais ils ne se réclament pas du statut éternel de réfugiés pour apitoyer la conscience internationale sur 6 ou 7 générations. Toute ressemblance avec une situation présente, passée ou à venir est bien évidemment purement fortuite.

Continuons dans les souvenirs : j'ai chez moi un petit meuble discret qui me sert maintenant à abriter quelques eaux de vie somptueuses. Ce petit meuble me vient de ma famille cévenole ; il recèle un tiroir secret dont mon grand-père, de son vivant, ne m'a jamais parlé. Je l'ai toujours vu, dans le bureau pastoral. J'ignorais qu'il comportait un tiroir secret dans lequel il me plait à penser que mon grand-père cachait les faux papiers dont il se servait dans un réseau durant la guerre. Ma mère m'a raconté qu'elle prenait son vélo et portait ces faux papiers dans des fermes connues. Des familles juives, venues clandestinement du Chambon sur Lignon et autres lieux après des marches à pied harassantes,

pouvaient alors, descendre de nuit dans la Vallée du Rhône, traverser le département de la Drôme et passer en Suisse. Je n'ai découvert le tiroir secret dans ce meuble qu'à l'âge de 41 ans. Là encore, le choc ! Comment ai-je pu être laissé dans l'ignorance de ce qu'avait fait la famille de ma mère dans ces temps si dangereux ? Mais on n'en parlait pas. On ne s'en vantait pas. C'était normal. Cette attitude procédait d'une simple logique, d'une application de la foi, d'une mise en pratique.

Dans ma famille, on parlait là aussi de la grande période du Désert, de l'errance, de cette solitude aux effroyables hurlements comme le dit le livre du Deutéronome, (Dt 32 : 9-11). J'ai vécu enfant dans ses souvenirs du Désert, ou mes grands parents ne pouvaient parler à personne, ne faire confiance à personne, pour permettre une autre fuite, vers d'autres refuges. Enfant, on me disait « *tu vois, cela fait 2 000 ans qu'ils cherchent leur pays, qu'on leur a volé. Ils ont maintenant la possibilité d'y retourner, d'y habiter, d'y construire* ». Et j'étais ému. Cela correspondait tellement à mon histoire, à l'histoire de ma famille. Je ne compte pas ici les similitudes et les simples rapprochements entre les protestants et les juifs.

Les villes de refuges pour les protestants, qui existaient en France avant que notre très sainte Majesté Louis le quatorzième ne révoque l'édit de Nantes (Toulouse, Montauban, La Rochelle), voila un concept tiré directement de la Bible, de l'ancien Testament.

Petite incise : si je parle de l'Ancien testament et du Nouveau testament, qui est la Bible chrétienne, je ne mets absolument aucune hiérarchie dans ces deux textes, même si je sais parfaitement que cette hiérarchie a été amplement et fausement argumentée par les théologiens et exégètes chrétiens. C'est une simple convention. Je vous supplie de ne pas voir là un dédain pour la Thora. Convention de langage chez un lecteur assidu de la Bible, trempé dans un milieu chrétien qui n'a aucune prétention à écarter la religion juive, ni à la supplanter.

Autre rapprochement : je chantais enfant un vieux cantique qui faisait partie d'un vieux recueil qui me semblait sorti de la préhistoire. Ce n'est que plus tard – j'avais quelques années de moins que maintenant – que je me suis aperçu que ce cantique « Ô Prends mon Ame, prends la seigneur » était sur l'hymne national israélien. La première fois que j'ai découvert cela, j'étais content, bêtement heureux que le peuple Juif ait pris un cantique protestant comme hymne national. J'ai découvert après que c'était exactement l'inverse qui s'est produit. Un pasteur, par amour pour le peuple juif, a mis des paroles françaises sur cet air pour rappeler toujours d'où nous venions sur le plan spirituel mais aussi qui nous devons aimer et soutenir.

Autre rapprochement que je n'ai fait que bien plus tard, alors que j'étais adulte et en poste dans une grande paroisse du Poitou. Les catholiques des Deux-

Sèvres, lorsqu'ils étaient enfants, apprenait au catéchisme, par leurs curés (c'était dans les années soixante), que les protestants avaient un seul œil au milieu du front et qu'ils prenaient les enfants catholiques pour les tuer. Cela doit vous rappeler quelque chose. Cette accusation d'infanticide rémanente, que l'on voit se perpétuer encore aujourd'hui, dans certains pays musulmans et, faut-il le dire, dans certains médias français à propos d'une affaire qui n'a pas encore été éclaircie, mais le sera-t-elle jamais.

J'ai encore en mémoire des témoignages de personnes qui ne sont âgées aujourd'hui que de 50 ans qui, à l'école, se faisaient agressés pour cause de protestantisme. *Ah oui, c'est vous qui ne croyaient pas en Dieu*, tant il est vrai qu'est profondément inscrite dans le cœur de l'être humain la certitude que son groupe, sa famille de pensée, sa secte, est la seule à détenir la Vérité.

Souvenir du Désert aussi, lorsque, âgé de 17 ans, je portais une étoile de David autour du cou et qu'un professeur me l'a fait enlever devant tout le monde. Désert aussi, cette impression de solitude lorsque j'ai refusé, pendant que toute la classe me regardait. Et je ne peux m'empêcher maintenant de penser aux enfants juifs qui vont à l'école laïque et qui sont agressés à cause de leur appartenance à ce peuple juif, à cette communauté. C'était en 1973. Bien avant la polémique récente sur les signes ostentatoires.

Bref, tout cela pour vous dire que le protestant que je suis et que je resterais avait, dès son enfance, une relation particulière au sionisme. Né dans une famille profondément favorable à Israël, je n'ai pas souvenir d'une critique injuste vis-à-vis du peuple hébreu. Au contraire, je voyais cette présence des Juifs à Jérusalem comme un *juste retour* des choses. Ma mère née dans ce milieu protestant évenol, mon père qui a milité toute sa vie pour la réconciliation et la repentance des Chrétiens vis-à-vis des Juifs.

J'ai souvenir d'avoir vécu la guerre des 6 jours, non pas dans les grandes manifestations, mais chez nous, les oreilles rivées au transistor. Mon frère et moi avons écrit une lettre à l'ambassade d'Israël pour demander à pouvoir nous rendre sur place et travailler. Nous avions 12 et 13 ans et demi. Hélas, le temps que la lettre arrive, les combats étaient terminés. Mais nous avons encore cette lettre de l'ambassadeur de l'époque qui nous remerciait mais nous conseillait d'attendre un peu avant de venir et surtout, de terminer nos études.

Cette symbolique du Désert est présente toujours dans l'inconscient collectif protestant. Si j'en avais le temps je pourrais détailler à foison ces petits faits, les manifestations de cet héritage et le fait que l'on trouve, comme soutien à Israël avant Herzl et actuellement, des mouvements piétistes, évangéliques protestants. Cela a été amplement détaillé ce matin.

## Les zones d'ombre

Je pourrais détailler cela à l'envi, mais il nous faut aussi parler des zones d'ombres dans les protestantismes. Après la Shoah, nombres de théologiens se sont interrogés, non seulement sur les promesses de rétablissement pour Israël contenues dans les textes bibliques, Nouveau Testament compris, mais aussi et surtout sur l'attitude de la théologie chrétienne depuis 1900 ans. Je dois à la vérité de dire que ce travail a été accompli par des théologiens aussi bien protestants que catholiques.

Mais, avec le passé qui était le mien, découvrir dans mes travaux d'exégèse au sein des facultés de théologie, que ce qui aurait du être, et qui l'était dans ma conception des choses, ce qui aurait du être et rester une théologie de réconciliation, de paix, de non agression, d'acceptation, de repentance et surtout de reconnaissance – dans les deux sens du mot – a été en partie tournée, détournée, tordue – c'est le sens du verbe hébreu *Ratah* – à l'encontre du peuple juif, de son histoire.

A partir de ce moment là, au souvenir du Désert, il m'a bien fallu admettre que ma famille spirituelle et pour faire large la famille chrétienne, est plutôt dans le désert du souvenir. Désert du souvenir lorsqu'elle oublie un fait majeur duquel tout découle. Toute à sa volonté de remplacer Israël, elle a écartée ce fait qui n'aurait jamais du quitter un théologien digne de ce nom : Le Christ n'est pas mort à cause des Juifs. Jean Chrysostome, que je persiste en bon protestant à ne pas appeler Saint, mais ce n'est pas la seule raison, a trahi la foi chrétienne, l'enseignement du Christ et celui de Paul. Les pères de l'Eglise se sont majestueusement plantés dans toutes leurs interprétations concernant les écrits de Paul.

Je vais me livrer ici à une confession dans son sens étymologique, non celui qui a été donné par nos amis catholiques, lesquels n'ont aucun droit à revendiquer pour eux seuls le titre de Chrétiens. Je vais vous demander un effort d'adaptation pour vous mettre un peu à ma place. Pardonnez-moi si mes propos peuvent choquer certains ici. Nous parlons du sacrifice propitiatoire du Christ, comme disent les théologiens l'évènement salvifique de la mort de la personne christique, quand ils ont envie de faire compliqué et savant, de manière à ce que le peuple ne puisse pas comprendre. Je dirais plus simplement : Le Christ est mort pour nous sauver, pour me sauver, pour me racheter.

Lorsque je lis le prophète Esaïe, ce merveilleux cantique « *homme de douleur, habité à la souffrance, il est méprisé, humilié, semblable à celui dont on détourne le visage... cependant ce sont nos souffrances qu'il a porté. Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui.* », je comprends, et même je suis heureux, plus encore, je revendique que le peuple juif puisse y voir une image de ses souffrances.

Mais personne ne peut m'interdire de considérer que ce passage se réfère au Christ. C'est ma liberté de chrétien. En tant que chrétien, je dois donc admettre, et cela doit être un élément constitutif de ma foi, que le Christ est donc mort pour mes péchés, pour mes fautes. Il m'a racheté. C'est mon rédempteur. Sinon, il n'y a plus de foi chrétienne. C'est mon côté protestant « seul devant Dieu ». Pas d'autorité, pas d'intermédiaire, pas de curé ni de pasteur ni de saint intercesseur entre nous, pas d'institution ecclésiale, en dehors de laquelle je ne suis pas sauvé, qu'elle soit de Rome de Genève, de Jérusalem ou de Moscou. Seul, debout devant Dieu, le protestant assume.

Comment, dans ses conditions, a-t-on pu laisser s'implanter dans le christianisme l'idée perverse que seuls les juifs devaient porter cette responsabilité ? S'il est mort, c'est par ma faute, voilà ce que devrait dire l'ensemble des chrétiens sur la surface de la terre. Ce n'est donc pas la faute des Juifs. Le Vatican se pose encore la question de savoir s'il faut prier pour la conversion de ce « peuple déicide ». Voilà bien le côté sombre des institutions religieuses qui ont besoin de siècles entiers pour réviser leur théologie. Raisonement lapidaire, j'en conviens. Et qui mériterait un autre traitement que celui que je viens de lui faire subir en quelques minutes. Il y a la contextualisation, l'époque, les appétits géopolitiques des diverses chrétientés qui se sont succédées également.

Mais il y a ce déni – central, imposant. Nous avons pendant 2 000 ans rejeté sur les Juifs une faute qui nous incombait tous. Il y a cette volonté de décrire l'Eglise comme la Nouvelle Jérusalem, cette théologie de la substitution. Quelle est cette théologie, cette exégèse qui a pu laisser passer, pendant tant de siècles, une monstruosité pareille et, sur le plan exégétique, une ânerie sans bornes ?

Voilà bien la base de l'enseignement du mépris dénoncé avec quelle maestria par Jules Isaac en son temps. C'est bien à partir de là que les civilisations chrétiennes, les empires chrétiens ont nié au peuple juif tout retour sur sa terre et lui ont confisqué tout rapport direct avec Dieu. A cause de cette culpabilité. A cause de cela, toute idée de sionisme, le retour à Sion, a été, de tout temps rejetée par la théologie chrétienne dominante. Certaines se sont amendées depuis, notamment lors de Vatican II. Au vrai, cela ne me dérange pas plus que cela puisse pour moi, l'Eglise aurait toujours du rester un événement, non une institution humaine.

### **Un événement n'a pas de relations diplomatiques.**

Ce regard critique que je porte sur les institutions chrétiennes ne sera certainement pas partagé par l'ensemble des protestants, et plus largement par les chrétiens. Mais on me rendra cette justice que c'est bien souvent l'institution qui a fait la guerre et propagé la haine. Pour se protéger, pour ne plus se remettre en

cause. Le glissement vers l'institution résulte bien souvent de la peur de l'inconnu, la recherche du confort, de la sécurité spirituelle. La religion juive n'est pas totalement libre de ces tentations, si je puis me permettre.

La religion est une sécurité. La foi est une certitude, mais qui ne saurait s'imposer par la force. Nos islamistes devraient y réfléchir à deux fois avant de songer à imposer l'Islam comme norme à toute la terre. Pour autant que des islamistes puissent réfléchir sans à priori, ce qui reste à prouver.

Fondamentalement, l'antisémitisme chrétien et partant le moderne, donc l'antisionisme, a pour origine l'hostilité de la théologie chrétienne au Judaïsme. On pourrait classer dans un corpus « *adversus judaeos* » l'ensemble de la littérature théologique sur ce thème. Je crois que l'on en serait effaré. Et, en tant que chrétien, je ne peux m'y reconnaître. Simplement, ce ne sont pas mes convictions. Je ne les assume pas, je ne les pardonne pas. Non pas que j'en nie les conséquences. Je sais combien de douleurs, de morts, de pogroms et de massacres, de départ vers le désert cette interprétation a pu provoquer. Mais je ne peux pas accepter que l'Eglise ait pu, au nom du Christ et durant tant de siècles, propager cette hérésie. Je ne comprends tout simplement pas que l'on ait pu donner tant de crédit durant tant de temps à cette idée. Luther disait à propos des théologiens catholiques de son époque : *si j'avais été juif, j'aurais préféré me faire porc plutôt que chrétien lorsque je vois comment ces ânes bâtés gouvernent et enseignent la foi chrétienne.*

Pour les protestants, Luther reste une référence. Là aussi, désert du souvenir. Le problème est que, lorsqu'il est devenu, lui et sa doctrine, un enjeu de pouvoir et de domination politique, il ne pouvait supporter qu'un fragment de la population résiste à cette foi. Et il a tenu des propos violemment antisémites, allant même jusqu'à autoriser des massacres et des violences contre ce peuple décidément réfractaire à tout idée de se convertir.

Désert du souvenir, cette méconnaissance de l'Histoire parce que, simplement et sur le plan théologique, on se disputait sur la loi et la grâce, la lettre et l'esprit, le péché et le repentir, le particulier et l'universel. Toute cette opposition trouvait sa solution dans cet axiome simpliste : le Nouvel Israël ne pouvait trouver sa place, ne pourrait être pensé que par rapport à l'ancien, que par la négation de l'ancien. Comme le dit Fedaiiev Lovsky « *sans Israël, l'Eglise n'aura jamais qu'une théologie bancaire et la famille de Dieu de quelque côté qu'on la voie est une famille en deuil* ».

On le sait, tout discours doctrinal a ses conséquences dans la société, dans les faits sociaux, culturels, historiques. Et tout cela s'est frayé un chemin dans la conscience collective des pays chrétiens jusqu'à aujourd'hui. L'antisémitisme contemporain est basé, pour beaucoup, sur l'antisémitisme chrétien. Car être

déchu de la grâce, c'est être déchu de la nationalité, de l'état civil, et c'est donc être vulnérable. La moindre pression politique sur nos gouvernants tout au long de l'histoire et l'on ressortait la fameuse histoire du bouc émissaire, si bien mise en lumière dans le Lévitique et accessoirement, chez René Girard. Pogroms, massacres, expulsions, tentative de génocide viennent de là, de cette haine si bien distillée dans l'occident chrétien par le clergé et les princes. C'est sur ce terreau du mépris que s'est écrit *Mein Kampf*. Cela a commencé avec la notion d'infidélité des juifs à la loi, s'est poursuivi par la révocation de l'alliance et de l'élection auxquelles la théologie chrétienne a substitué une nouvelle alliance, une nouvelle élection.

Dans ces conditions, un retour du peuple juif sur ses terres n'était pas la préoccupation première des chrétiens puisqu'il avait perdu ses droits. A partir de la création d'Israël, la théologie chrétienne s'est longuement interrogée. Les juifs ne sont plus objet de l'histoire mais sujets – et sujets souffrants, nous sortions juste de l'horreur de la Shoah – et sujets agissants, pour reconstruire le pays à partir de rien, faire fleurir le désert.

Voilà l'un des péchés de la théologie chrétienne : nous avons voulu faire du Judaïsme une abstraction. Nous avons théorisé sur le Judaïsme sans les juifs, sur les juifs sans le judaïsme parce que nous les voulions convertis à la foi chrétienne. Les chrétiens ont manqué le fait juif en le réduisant à sa dimension religieuse. Ils l'ont manqué aussi en le dissolvant dans la dimension purement sociologique.

Je dois à la vérité aussi d'affirmer que la Réforme protestante, malgré les tragiques erreurs de Luther, a provoqué un ralentissement de l'antijudaïsme. Pas assez net, pas assez tranché pour évacuer tant de siècles de tyrannie. L'une des principales césures entre la pensée juive et la pensée protestante fut la *formgeschichtshule*, l'école des formes, la méthode historico-critique des textes de la Bible. Sous des dehors anodins, cette méthode consistait à essayer de discerner dans la Bible, quelles étaient les différentes sources du texte, sous entendu qu'il ne pouvait pas, étant donné sa complexité, y en avoir qu'une seule. La méthode historico-critique trouvait ainsi 5 auteurs dans le livre d'Esaié, qui ont tous rédigé à partir d'un texte source, le texte Quelle, dont je ne veux pas détailler ici toutes les composantes et enjeux.

Ainsi, le Judaïsme orthodoxe, s'il pouvait se sentir relativement à l'aise avec une lecture protestante de la Bible, s'est trouvé tout de même bien embarrassé lorsque ce courant exégétique lui affirmait que les livres qu'il analysait depuis des millénaires étaient composés de morceaux disparates et mis ensemble dans un texte commun. La vision juive de la Torah ne pouvait pas accepter ce charcutage. Ce n'est donc pas un hasard si la complicité intellectuelle entre

Juif et protestant s'est légèrement distendue. Cette *école critique des formes*, si elle a eu toute sa pertinence interne, a conduit l'exégèse protestante à s'éloigner du texte, et donc de ceux qui pouvaient encore le lui expliquer. Un seul, à ma connaissance, s'est levé et aurait pu éclairer l'exégèse moderne. Ce théologien catholique n'a eu aucun succès, seulement quelques brillants disciples. Professeur à la Sorbonne, il s'est intéressé à la force de la tradition orale. A ceux qui voulaient charcuter le texte biblique parce qu'ils croyaient impossible qu'un texte reste inchangé au cours des siècles et nous parviennent tel quel, en un seul corpus, Marcel Jousse a opposé la force de la tradition orale. Théologien, ethnologue, sociologue, il a observé comment se perpétuait la mémoire dans les tribus sémitiques. Il est peut être le premier dans la pensée chrétienne à avoir affirmé que la transmission de l'histoire pouvait être aussi précise par l'oral que par l'écrit ou le texte est figé. Il a parlé de la manducation de la parole, seule capable de nous délivrer de la magie prêtée au texte pour en faire un outil de transmission. C'est pourtant une évidence. Là encore, souvenir du désert et désert des souvenirs. C'est parce que les chrétiens ont abandonné la lecture de la bible en famille qu'ils s'en sont éloigné.

Lorsque nous voyons comment le shabbat est respecté dans certaines familles juives et, je le crois, en bien plus grand nombre que dans les familles chrétiennes, comment s'étonner que la tradition se perpétue, que l'identité d'un peuple puisse traverser autant de tourments et autant de siècles ? Parce que semaine après semaine, il est répété à l'enfant l'ensemble de l'histoire du peuple juif. Et que cela donne, après des millénaires, une histoire précise, aussi précise que si elle avait été enregistrée sur un magnétophone.

### **Désert des souvenirs : aussi l'histoire récente**

Les Juifs, disait un théologien impertinent, sont des grumeaux dans la pâte bien lisse de l'histoire. Nous aimerions tant avoir une histoire limpide, sans accroc, avec des certitudes qui sont autant de sécurités, des airbags, chargés de prévenir les chocs ! Une Histoire bien ordonnée, bien claire. Avec ses horreurs certes, mais dont on devine l'issue et dont on connaît les bases. Nous avons une Histoire humaine chaotique, mais dans laquelle les interprétations, les simplifications, les idéologies sont venus lisser toute aspérité, tant il est vrai que nous n'aimons rien tant qu'éviter tout effort de réflexion. Les juifs sont des grumeaux dans la pate. Pour dire cela autrement, le sionisme, c'est la pagaille, c'est le bordel qui s'installe chez les humains.

Ce qui est historique, avec le moins possible d'aspérités, ce sont des pays européens qui s'éveillent, se développent, vont chercher hors de leurs frontières de quoi alimenter leurs économies, tout en convertissant à leur foi le plus pos-

sible d'indigènes. Colonies, comptoirs, des pays entiers sont ainsi mis en coupe réglée. Puis le vent de l'Histoire tourne. Les peuples sous tutelle commencent à renâcler et à découvrir leur culture immédiate, aidés en cela par quelque super-puissance de l'Est qui y voyait un bon moyen de contrer l'influence de l'Occident. La décolonisation arrive et, avec elle, non seulement la découverte des horreurs qu'elle a engendré, mais aussi des points positifs qu'elle a apporté à ces populations – le nier serait idiot car tout échange comporte des bienfaits – mais aussi la satisfaction intellectuelle que l'on a de propager l'idée du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Dans ce foisonnement d'idéologies mais surtout du retour à l'indépendance qui comportait également la volonté d'un retour à la pureté originelle, dans l'affrontement d'après la deuxième guerre mondiale entre l'Est et l'Ouest, un peuple, à qui l'on a concédé du bout des lèvres de pouvoir retourner sur sa terre, déclare la création et l'Indépendance de son Etat. Un peuple colonisé depuis vingt siècles, revient dans son refuge et affirme qu'il est là chez lui. Et ce peuple, pendant qu'il ne travaille pas, fouille son passé, fouille son sol et découvre des traces de civilisation, qui contiennent sa langue, son histoire.

Quelle pagaille ! Les choses étaient si bien ordonnées. Nous allions enfin au sortir de deux guerres particulièrement meurtrières, pouvoir établir les règles d'une saine vie en commun sur la planète. Un bloc à l'Est, un bloc à l'ouest, un continent africain décolonisé mais toujours sous la coupe des pays industrialisés et de ses propres dictateurs corrompus, un extrême orient pour lequel on se battra mais cela restera local... une nation musulmane avec qui il faudra composer mais ça, on sait faire... Et voilà que le sionisme, idée détestable pour certains qui sont dans le désert des souvenirs, débouche sur la re-création d'un pays. Avec ses citoyens, ses propres lois, son propre état civil... et la démocratie. Et on a l'impudence de trouver cela injuste. Comme le dit si bien Isaac Franco, un ami bruxellois, « *Et nous, parce que la Vie devra continuer malgré tout, nous pardonnerons à nouveau sans oublier. Et tout recommencera. Encore et encore jusqu'à votre improbable guérison. En attendant, que faire ? Partir, rester, se battre, résister, se résigner ? Aller au diable ? Mais là aussi, on nous dira que ce n'est pas notre place...* »

Désert des souvenirs. Comment peut-on encore parler de colonisation lorsqu'un peuple découvre qu'il a habité là, il y a 2 000 ans ? Les voila donc, ces grumeaux qui fichent la pagaille sur la « lissitude » de notre histoire. Israël de retour chez lui, ce n'est pas de la colonisation, c'est une justice qui lui est faite. Ou plutôt qu'il s'est faite à lui-même. Sinon, il attendrait encore.

Désert du souvenir également cette pensée contemporaine vide de tout sens, décervelée et sans culture, qui ose prétendre que les Juifs n'ont rien à faire en Israël, qu'Israël n'a pas le droit à l'existence, que les frontières sûres et recon-

nues que la communauté internationale s'apprête à lui concéder sont tellement indéfendables, militairement parlant, que ce serait sa mort assurée dans le contexte actuel de haine.

Désert du souvenir pour cette Europe, celui de considérer Israël comme un colon dès qu'il revendique Jérusalem et qui ne trouve rien à redire à sa propre colonisation passée ni à celle, aussi longue, de l'empire Ottoman sur les terres d'Israël.

Désert du souvenir lorsqu'on fait mine de prendre pour argent comptant les déclarations de Yasser Arafat, clamant à la face du monde qu'il n'y a aucune trace d'une quelconque existence du peuple juif en Israël.

Il est suivi en cela par quelques caciques chrétiens, tel Monseigneur Sabbah, qui ose prétendre que le Christ était palestinien. Je me demande souvent dans quelle institution ce Monsieur a poursuivi ses études de théologie. Je ne crois pas en tout cas que nous lisions la même Bible. Et je refuse l'idée que ces gens-là puissent représenter la pensée chrétienne.

### **Qui est colon ? Qui est colonisé ?**

En tant que protestant, je me demande. J'ai le droit intellectuel de me poser la question. Je ne suis ni fanatique, ni extrémiste religieux, j'ai la laïcité chevillée au corps mais j'estime avoir le droit de poser cette question. Et j'entends qu'on me réponde sans faux fuyants et sans les habituelles arguties que l'on voit se développer au quai d'Orsay et dans les locaux du Monde ou de l'AFP.

Lorsque l'on me demande, quand des personnes me demandent les raisons de cet engagement pour Israël, mon soutien indéfectible au sionisme, j'hésite toujours à répondre. En général, j'éprouve un sentiment de colère. Dans tous les cas, je suis catastrophé. Et je le suis autant lorsque c'est un Juif qui me pose la question qu'un goy. Si c'est un juif, je me dis « mon Dieu, nous avons vraiment causé un mal fou à ce peuple pour susciter autant d'étonnement ». Si c'est un goy (et il n'y a là aucun mépris dans ce terme, j'en suis un), je me demande si on me poserait la même question si je m'engageais dans un comité de jumelage avec la Russie, si je m'intéressais soudain à l'Angleterre, la Tunisie, le Canada, à la Nouvelle Guinée ou à la civilisation Inuit... Il ne viendrait à l'idée de personne de s'étonner, sauf pour Israël. Quelqu'un qui aime Israël sans y avoir aucun intérêt à première vue, c'est forcément suspect.

Ma réponse est en général la suivante, et souvent agrémentée de quelques remarques un peu moins lisses si mon contradicteur est de mauvaise foi : je ne vois pas comment on pourrait ne pas être sioniste si le sionisme est le retour du peuple juif sur la terre de ses ancêtres. Le sionisme est un accès à l'indépendance pour un peuple colonisé. Ou est le mal ? Pourquoi devrait-on se réjouir uni-

quement de l'indépendance des pays de l'Afrique du Nord, de l'Afrique noire ? Je ne comprends pas comment le mot « sioniste » a pu devenir une injure dans notre société actuelle. Quand je dis que je ne comprends pas, c'est une figure de style. Je crois que j'ai quand même une petite idée. Les raisons que j'ai évoquées lors de ce long, trop long monologue sont des raisons familiales, historiques. J'en fais aussi une question de salubrité intellectuelle.

Je n'ai aucune raison d'être sioniste par remords de ce qu'a fait subir l'Eglise chrétienne au peuple juif. Je ne me reconnais pas dans cette Eglise. Je n'ai aucune mauvaise conscience, sur le plan personnel et je ne me sens lié par aucune déclaration antérieure de ma famille spirituelle. C'est-à-dire qu'il n'y a pas à chercher des tréfonds inconscients à mon choix. Je regrette profondément, je souffre de cette situation passée et présente. Cela me fait mal de penser qu'un jour, la chrétienté ait pu seulement penser que Jérusalem lui appartenait désormais et qu'elle pouvait y construire toutes les cathédrales qu'elle voulait. Mais, comme j'ai tenté de l'expliquer, je ne me sens pas solidaire ni membre de cette Eglise là, catholique ou protestante. Je ne cherche donc pas à compenser, comme disait Jacques Ellul dans son livre « *un chrétien pour Israël* », en étant aujourd'hui et très gentil avec ce peuple et favorable à son plein établissement dans des frontières justes. Et je sais que je ne partage pas la définition couramment admise de ces frontières justes. Je n'ai pas cette empathie pour Israël à cause de l'Holocauste, bien que je reste horrifié encore maintenant par ce génocide pensé, planifié et industriel. En fait, je ne sais pas pourquoi j'aime autant cet Israël, même malgré ses défauts. Je ne sais pas pourquoi je suis si ému au Kotel en voyant qu'enfin les juifs du monde entier peuvent dire « l'an prochain à Jérusalem », et qu'ils peuvent le dire en souriant.

Mais je sais aussi que cet acharnement idéologique, médiatique et politique contre le sionisme est trop uniforme, trop généralisé pour ne pas être louche, pour ne pas être suspect. Etre contre Israël ou pour avec des conditions tellement suspensives, ce qui revient au même, est tellement dans l'air du temps que cela ressemble fortement aux prémisses d'une dictature, en tous cas, celle des esprits. Le protestant que je suis se méfie des dictatures. Il les renifle à plusieurs lieues. J'ai horreur de l'unanimité. J'aime la dispute, le dialogue, l'engueulade. Sur ce point, je dois dire que, depuis que je fréquente intensément des amis juifs, je suis servi.

J'aime cette idée que l'on puisse même se battre avec Dieu, jusqu'à en être blessé à la hanche. Rien ne me fait tant horreur que cette soumission sans conditions à un dogme. Ce n'est pas l'image que je veux conserver de l'Altérité divine. J'aime cette idée que l'on puisse marchander avec le Tout puissant. Protester, même contre Dieu, me paraît être une démarche tout à fait saine.

Protester contre les hommes, contre l'ordre établi, contre le bel ordonnancement du monde aussi. Et c'est ce que fait Israël depuis 1948, lorsqu'il a déclaré qu'il était désormais état souverain. Je ne sais pas si je peux me dire Sioniste. Je ne sais pas si j'en ai l'autorisation. Je n'ai pas complètement achevé ce dialogue avec moi-même. Je sens confusément que pour être sioniste, il faut être juif, ce que je ne suis pas. Ce que je sais en revanche, c'est que jamais le mot sionisme ne sera entaché pour moi d'une quelconque connotation péjorative. Ce ne sera jamais un racisme. Théologiquement, le sionisme est un défi. Il est même le lieu dans lequel chaque théologie, chaque corps doctrinal élaboré par les uns et les autres au fil des siècles peut venir se confronter.

Car se confronter sous le regard du sionisme peut permettre d'approcher le mystère, le mystère de Dieu qui restera, malgré nos efforts, inapprochable, mystère de ce peuple qui n'a pas perdu son identité malgré vingt siècles de dispersion. En fait, le sionisme, c'est un peu de mon identité en tant qu'Être debout devant Dieu, lui qui pour se faire approcher, a commencé à révéler un peu de lui-même dans la langue hébraïque, au Sināi, en Judée, en Samarie, à Jérusalem, à Hébron, à Haïfa... En tant que protestant, je voudrais évidemment que les Palestiniens aient un pays, qu'ils aient tous les attributs d'un peuple puisqu'ils se définissent comme tel. Mais JE VEUX qu'Israël ait le sien, plein, entier, indivisible, non contesté parce que non contestable.

Le sionisme, c'est enfin une liberté retrouvée, la fin de l'esclavage, l'idée de ne plus dépendre de la bonne volonté d'un pays pour vivre...

En cela, pour moi, le sionisme est non seulement indispensable à mon approche chrétienne de l'existence, mais également à ma vie d'homme et de citoyen.